

QUESTIONS - REPONSES

ENTREVUE AVEC PHILIPPE MEYZIE

1. Comment en vient-on à être coordinateur des journées de Flaran ?

Philippe Meyzie (P.M.) : « Il se trouve que j'ai une double casquette cette année-là. Je fais partie du bureau de l'association parce que les journées internationales de Flaran sont une association avec un bureau et une AG. Pendant plusieurs années, j'ai été membre du conseil d'administration et ensuite, je suis devenu membre du bureau qui s'occupe de toute l'organisation pratique du colloque. Le bureau a un droit de regard avec les coordinateurs scientifiques, généralement extérieurs au bureau, voire même à l'association. Pour la coordination scientifique, j'ai fait une proposition au bureau, puis il y a eu un échange qui se fait avec le bureau, qui valide ou non la proposition. Souvent, deux périodes sont représentées, médiévale ou moderne ou alors, deux pays. L'intérêt sur un sujet comme cela est d'aller vers l'archéologie et l'archéozoologie et j'ai fait ma proposition de solliciter Benoît Clavel qui travaille au Museum d'histoire naturelle, d'une part spécialiste de l'archéozoologie, mais qui permet également d'avoir quelqu'un qui possède un réseau d'archéozoologues. Nous avons préparé un cadrage scientifique avec Benoît Clavel, soumis ensuite au bureau avec un droit de regard et d'intervention pour des suggestions scientifiques. Nous proposons également des noms potentiels à solliciter, nous allons chercher des personnes qui sont soit incontournables sur la question. ».

2. Est-ce que, par la suite, les communicants de la journée de Flaran sont indépendants dans la préparation de leur communication? Les coordinateurs scientifiques ont-ils un droit de regard continu sur le travail effectué et imposent-ils une certaine ligne directrice ?

P.M. : « Pour la démarche, nous identifions des chercheurs susceptibles d'être en lien avec le thème, notamment le porc. La première prise de contact est de leur proposer de participer à Flaran en mettant en avant leur thématique de recherche en lien avec celui du porc. Par exemple, quand nous avons contacté Anne Lise, archéozoologue et vétérinaire de formation, Benoît Clavel mentionne le fait qu'elle travaille sur les maladies. Nous la sollicitons en ce sens. Nous lui demandons ensuite un résumé de sa proposition et éventuellement, il peut y avoir un aller-retour si jamais nous nous éloignons du sujet. Nous allons également contacter d'autres personnes notamment pour les rapports où l'idée est de faire un bilan et d'ouvrir des perspectives, il s'agit ici d'une demande qu'ils vont affiner eux-mêmes. Quand j'ai contacté Antonella Campanini, je lui ai demandé de travailler sur l'Italie, mais aussi sur l'alimentation et de faire un point sur la place du porc à la fin du Moyen Âge. Nous sommes avant tout dans l'échange et dans la liberté académique : les collègues sont tout à fait libres de leur démarche scientifique, mais nous sommes dans l'ajustement permanent. Le but de ce colloque est de fixer des thématiques et de couvrir les différents domaines : la production ou la consommation par exemple. Nous demandons des résumés pour savoir comment structurer le colloque, mais ce n'est absolument pas un droit de contrôle. Nous veillons effectivement à avoir une ligne directrice et à la cohérence du propos ».

3. Nous aimerions rebondir sur ce que vous dites sur le fait que vous gardez un suivi sur vos collègues. Ce suivi est-il utilisé pour la construction de la conclusion ? Quand est-ce qu'elle est construite, qu'elle est rédigée ?

P.M. : « La conclusion s'appuie sur les résumés que nous avons reçus en amont, mais la construction de la conclusion se fait au fur et à mesure du colloque, c'est-à-dire que nous échangeons avec Benoît Clavel à la lecture des résumés où nous voyons apparaître un certain nombre de choses, mais ce qui est important à Flaran et qui est essentiel, ce sont les temps de discussions, voulus plus longs. Ces temps de discussions sont vraiment essentiels, surtout cette année avec les deux disciplines représentées pour une compréhension commune et globale. Les grandes lignes directrices de la conclusion se font avant, mais c'est surtout un échange qui se fait tout au long des journées avec Benoît Clavel. Nous nous mettons d'accord, mais nous avons aussi nos propres regards sur les deux journées selon nos disciplines. Nous n'avons ni la même formation ni le même champ d'expertise donc nous ne sommes pas sensibles aux mêmes choses donc nous avons construit notre conclusion afin que chacun fasse ressortir ce qui semblait important à ses yeux. Nos conclusions étaient avant tout un regard croisé ».

4. Est-ce que le choix de Benoît Clavel répondait à une question de volonté toujours plus importante de pluridisciplinarité pour le colloque de Flaran ?

P.M. : « C'est un souhait qui a toujours existé. Je dirais qu'ici l'objet scientifique est consubstantiel, plutôt transdisciplinaire, c'est-à-dire que le choix de travailler avec Benoît de ma part était fondé sur la lecture de ses travaux et notamment le fait qu'il est archéozoologue avec une sensibilité à l'histoire, ce qui n'est pas forcément toujours le cas des archéobotanistes, archéozoologues qui peuvent être très scientifiques et qui n'ont pas cette sensibilité à l'histoire. Par ses travaux, c'est quelqu'un qui a toujours collaboré avec des historiens donc je savais où je m'aventurerais et très clairement quand j'ai échangé avec lui, je lui ai dit que nous allons solliciter des archéozoologues, des archéologues, mais nous ciblons des gens qui ont cette sensibilité à l'histoire, cela s'est confirmé sur les deux journées. C'était important pour ne pas se retrouver dans une communication très scientifique. C'était vraiment un choix par rapport au sujet qui me semblait nécessaire pour porter cette interdisciplinarité de Flaran, mais aussi pour que cela soit à parts égales. Dans les échos que j'ai eu à la suite du colloque, c'est sans doute pour moi la plus grande satisfaction. D'habitude, les archéologues et les archéozoologues ont l'impression d'être un peu à part avec leurs méthodes parmi les historiens ou inversement. Le fait qu'il n'y ait pas de prédominance disciplinaire, les discussions s'orientaient dans le même sens. C'est pour cela que je parle de transdisciplinarité, c'est vraiment le but autour du porc d'arriver à faire dialoguer des disciplines avec leurs apports respectifs et qu'il y avait finalement des questionnements communs. Sur l'aspect méthodologique dans l'introduction du colloque, il s'agissait aussi de donner quelques repères sur la méthodologie de l'archéozoologie pour qu'ensuite tout le monde puisse suivre avec les rudiments de base des méthodes communes ».

5. Est-ce que Flaran a un impact sur le développement de nouvelles pistes de recherche et comment comptez-vous innover, développer l'avenir de Flaran ?

P.M. : « C'est vraiment l'un des buts de Flaran, faire le point, de mettre en évidence les recherches en cours, les plus récentes et d'ouvrir des pistes. C'est vraiment dans l'ADN de

Flaran en particulier dans les rapports, mais pas simplement. La première chose est d'arriver à produire, car Flaran s'inscrit dans une collection de publications. Et c'est offrir un outil pour engager de nouvelles recherches. La communication prendra la forme d'un vrai ouvrage avec des introductions de parties, de sous-parties, une grosse introduction, une conclusion, une bibliographie qui va rassembler l'ensemble des références les plus importantes des différentes communications. La publication offre déjà une première base de départ pour travailler sur une thématique. C'est important. Je vous donne un exemple : j'ai toujours travaillé sur les questions d'approvisionnements alimentaires et je me suis porté sur les problématiques d'un ouvrage d'un colloque de Flaran portant sur l'approvisionnement des villes dans les années 80. Deuxième point, les échanges ont permis de se rendre compte que les deux disciplines avaient à s'apporter et aussi l'idée de maintenir ces liens scientifiques qui permettraient d'accompagner des recherches. Troisième élément, c'était très clairement aussi, qu'à partir de cette rencontre scientifique, si nous prendrons l'exemple du porc, c'est aussi d'avoir mis en évidence des choses qui n'ont pas été faites lors du colloque, à l'occasion de la conclusion. Je dirais que c'est pointer du doigt les orientations possibles à ces différents niveaux. Pour Flaran, il y a toujours cette volonté d'essayer de saisir des thématiques qui nous semblent être en renouvellement. Il faut être vigilant scientifiquement, c'est-à-dire voir ce qui se passe, nous recevons également des propositions comme le choix de travailler sur les produits laitiers que nous avons jugé pertinent. Nous avons également un travail de réflexion au sein du bureau pour aborder des thématiques nouvelles ou d'une volonté de renouvellement. »

6. Au vu du nombre de communications traitant d'histoires urbaines, le sujet du porc a-t-il entraîné des difficultés dans son intégration au colloque de Flaran qui par essence est très rural ?

P.M. : « Effectivement, la question s'est posée pour cette dimension urbaine. Le porc permettait d'interroger cette limite floue entre villes et campagnes pour le Moyen Âge comme pour l'époque moderne, la problématique reste la même. Et cette première thématique qui était très centrée sur la ville pose cette question des thématiques de recherches sur la présence de la nature en ville, de cette dimension rurale des espaces urbains où l'élevage se pratique en ville. Finalement, c'est plus une question de renvoi d'activité sur les campagnes. C'est un questionnement que j'ai eu dès le départ, mais aussi, cela vient d'un problème de sources, qui guident une approche par la ville. »

7. Comment est venu ce thème du «porc dans tous ses états»? Selon vous, le colloque a-t-il répondu à toutes ces problématiques ? Et quelles en sont les lacunes ?

P.M. : « La question du porc court depuis plusieurs années. En tant que porteur scientifique de Flaran, pour moi, c'était un questionnement qui s'inscrivait dans un cheminement personnel au vu de mon domaine d'étude. J'ai beaucoup travaillé sur la consommation alimentaire à l'époque moderne. J'ai travaillé sur la valorisation des produits. Il y avait également une volonté de remonter vers la production puis la transformation. La deuxième raison, est qu'il me semblait qu'autour du porc, nous étions bien moins informés par rapport aux sources notamment aux bovins et aux ovins. Il s'agissait d'un vide historiographique à combler avec la difficulté que, pour saisir le porc, il faut multiplier les croisements de sources. Dernier élément, le porc contrairement aux autres animaux, n'est pas une force de travail, mais il a une multitude d'usage très diversifiée. Il me semblait intéressant de s'interroger sur comment les campagnes s'insèrent dans des circuits commerciaux au

Moyen Âge. Il y a également une volonté d'aller sur des thématiques qui ne sont pas toujours dans le même registre d'une année à l'autre pour les colloques de Flaran. Et puis, comme je l'ai dit au début, c'est également une volonté de collaborer avec d'autres acteurs scientifiques. Sur les acquis, pour moi, le premier est celui de la collaboration archéozoologique-archéologique-histoire à parts égales. Et finalement, nous avons les mêmes réflexions avec des complémentarités. L'historien ne peut pas avoir des éléments de réponses que l'archéozoologue peut avoir et vice versa. Le deuxième pour moi est que le porc est un marqueur des limites villes/campagnes, indicateur aussi des sensibilités par rapport aux différentes nuisances. Un très bon indicateur également vers un renouveau historiographique des *animal studies*. Après, j'ai pu regretter que géographiquement et ici, c'est une question de réseau scientifique, l'Europe centrale, l'Europe du Nord ne soient pas représentés ou pas assez à cause de la barrière de la langue et d'une accessibilité à la compréhension. Deuxième chose, toutes les phases des acteurs de la transformation et de la vente de proximité. Une thématique qui n'a pas été abordée suffisamment est la question des complémentarités des activités agricoles et des stratégies paysannes ».

8. Nous avons remarqué une faible part des spécialistes modernistes à Flaran. Cela est-il dû au sujet choisi ou s'agissait-il d'un "refus" de participation de leur part ?

P.M. : « La raison principale vient de l'archéologie et de l'archéozoologie. Pour l'époque médiévale, c'est très développé. Pour les périodes modernes, il n'y a quasiment personne qui travaille sur ces questions-là. Tout simplement, car il y a moins de chantiers de fouilles. Du côté des historiens, c'est surtout l'histoire rurale pour l'époque moderne qui est peu développée. Les personnes avec qui j'ai pu discuter ont souvent un déséquilibre sur la notion du porc. Finalement, nous avons eu plus de réponses de la part de nos collègues médiévistes. Et c'est aussi sans doute lié à l'historiographie de l'histoire rurale à l'époque moderne. J'aurais pu solliciter des historiens modernistes qui ont travaillé sur la question de la forêt, mais qui ne sont pas dans un renouvellement. Le déséquilibre va varier d'une thématique à l'autre, mais il y a une volonté d'avoir ce qui se fait le mieux en termes d'historiographie ».

9. Une question à propos de l'anthropologie: nous avons vu l'animal en soit qu'en est-il du rapport homme/animal? Peu de communicants ont abordé cette question autour du lien entre l'homme et un animal à la fois aimé et détesté, est-ce un choix de votre part?

P.M. : « C'est par choix, nous avons vraiment axé les thématiques d'élevage. L'archéozoologie ne s'intéresse qu'à l'animal, l'homme est absent. Nous avons quand même essayé, par quelques communications, que la question homme/animal apparaisse notamment par rapport à l'espace urbain. Je suis d'accord avec vous, les études s'intéressent beaucoup aux animaux domestiques, les chiens, les chats et les chevaux ; le porc est abordé notamment dans les bestiaires. La relation est assez peu étudiée dans l'époque moderne donc il y a encore des déséquilibres marqués par l'historiographie ».

10. Je voulais revenir sur l'histoire urbaine et sur l'histoire rurale qui a l'air de plus en plus fondue, mélangée. Est-ce que vous êtes d'accord avec cette idée ? Est-ce que vous pensez que Flaran, tout en gardant des sujets ruraux va être de plus en plus amené à inclure l'histoire urbaine ?

P.M. : « Pour ce que disait Antonella Campanini, pour l'Italie, nous avons une relation consubstantielle entre la ville et la campagne. Ailleurs, est-ce deux espaces totalement séparés ? C'est une façon d'aborder l'histoire. L'histoire urbaine est une histoire de la ville et de sa construction. Comme nous avons pu le voir à travers de nombreux exemples, nous ne pouvons pas ignorer ce qui se passe en ville puisque les transformations observées dans les campagnes sont dues à la demande urbaine. Flaran privilégie l'espace des campagnes, mais, dans ses analyses, est obligé de mobiliser des choses qui vont relever de l'histoire urbaine. Quand nous étudions par exemple, la production du porc ou un autre produit, nous ne pouvons pas scinder les deux. Pour moi, ce serait quelque chose d'artificiel parce qu'en termes de vocabulaire dans l'histoire rurale, est-ce quelqu'un qui travaille sur l'histoire du fromage, travaille sur l'histoire rurale ? Pour Flaran, il n'y a pas de fermeture. À partir du moment où cela a permis de comprendre la société rurale, l'économie rurale, il y a cette question de lien à la ville. Nous retrouvons des réflexions de plus en plus sur la question des ressources, en médiéval et en moderne, qui interrogent aussi les campagnes d'une autre manière ».